

LES "MAQUIS" D'ABIDJAN

Nourritures du terroir et fraternité citadine, ou la conscience de classe autour d'un foutou d'igname⁽¹⁾

François KOUAKOU N'GUESSAN

Sociologue, Université de Côte d'Ivoire, Institut d'Ethno-Sociologie, BP 865, Abidjan, Côte d'Ivoire

MOTS-CLÉS : Restauration populaire — Cuisine ivoirienne — Conversations — Culture populaire — Entraide — Solidarité — Conscience de classe — Éveil politique — Abidjan.

KEY WORDS : Popular restaurant — Cooking from the Ivory Coast — Conversations — Popular culture — Mutual aid — Solidarity — Class consciousness — Political awakening — Abidjan.

Abidjan, deux millions d'habitants, ville cosmopolite qui s'impose de plus en plus comme l'une des principales métropoles de l'Afrique de l'Ouest, enferme de nombreux organes de pouvoir et de décision à l'échelle de sa puissance. Mais en marge de ces structures officielles, de leur efficacité et de leur poids dans le processus de la croissance urbaine, il y a toutes les formes d'organisations parallèles, tous les systèmes de représentations et les activités d'appoint qui permettent aux couches sociales modestes d'assurer, à leur manière, leur intégration à la vie urbaine.

Notre centre d'intérêt, dans ces pages, se situe à ce niveau de la vie citadine, que nous avons choisi d'aborder dans un cadre où les échanges et la communication sont les reflets permanents du quotidien. Ce cadre d'observation privilégié est constitué par ce que le langage populaire désigne depuis dix ou quinze ans par le terme de « maquis ».

Un vocable métaphorique

Le mot « maquis » est défini par le Robert comme une végétation constituée de forêt dégradée sur sols siliceux, où les arbres caractéristiques sont remplacés par des espèces arbustives... formant une broussaille continue souvent impénétrable. En rapport avec cette définition, il est mentionné une autre signification désignant par « maquis » un lieu boisé, montagneux et retiré... où se réfugiaient et se regroupaient les résistants pour échapper à l'occupant et le harce-

ler. Est-ce ce type de maquis que l'on retrouve en plein cœur de la capitale ivoirienne ?

Ni la description botanique, ni la description géographique ne rendent compte de ce qu'est le maquis d'Abidjan, mais la définition stratégique, donnant le maquis pour une couverture naturelle, un endroit de refuge, d'organisation et d'élaboration de stratégies de combat et d'action pourrait, par rapprochement, servir à désigner le contenu de l'expression dans sa version ivoirienne. Le concept de maquis renvoie de nos jours à la confrontation armée, à la lutte de libération nationale, au combat dit révolutionnaire. Ses couleurs de prédilection, généralement rouges, symbolisent une force progressiste qui vise le pouvoir politique au nom des masses populaires afin d'instaurer un nouvel ordre social plus démocratique, plus juste et plus conforme à la dignité nationale. Faute de réussir ce coup de force, la lutte de l'opposition se range souvent dans la guerrilla et « prend le maquis », d'où partent les attaques contre le pouvoir central. Pourtant, il n'y a rien de cela en Côte d'Ivoire, ni opposition ouverte, ni lutte de libération, ni conflits armés... Alors, qu'est-ce qui caractérise les maquisards abidjanais et quel est leur maquis ?

Le mot « maquis » renvoie en Côte d'Ivoire à une triple réalité qui est à la fois gastronomique, culturelle et politique. Le mot et la chose participent donc au processus de l'urbanisation abidjanaise. Ils font partie d'une certaine « couleur locale » dans le vécu quotidien des citoyens de la capitale. Chacune de ces trois composantes nous fera peut-être comprendre le

(1) Sous-titrage de la Rédaction.



Petit maquis discret en fond de cour
(Photo et légende de Ph. HAERINGER)

recours à ce signifiant qui, a priori, jure avec le fait politique ivoirien et la relative stabilité sociale en Côte d'Ivoire.

Un lieu de restauration

Par maquis on entend d'abord un lieu de restauration mais quel genre de lieu et quelle restauration ? Il s'agit d'un local de fortune, édifié plus ou moins sommairement, généralement sans autorisation, pour répondre au besoin d'une clientèle ponctuelle. Par exemple, certains maquis « rampants » ont accompagné des entreprises au gré de leur pérégrination à

travers les différents chantiers de la capitale. Ces restaurants ambulants ne pouvaient, dans ce cas, s'aviser de rechercher un statut légal compte tenu de leur extrême mobilité dans l'espace, ni s'édifier en matériaux durables et en même temps répondre aux sollicitations de leur clientèle nomade. Aussi, est-ce avec des matériaux légers de récupération que se sont construits les premiers maquis dans des réduits discrets ; les gérants comptant sur la « solidarité de classe » pour assurer la propagande de leur négoce. Cette implantation clandestine est sans doute à rapprocher du vocable métaphorique.

Du point de vue physique : des cartons d'emballage, de la tôle ondulée, « réformée » après de loyaux services sur d'autres toits, des contre-plaqués d'occasion, des rebus de planches et de chevrons de la dernière qualité... sont réunis pour créer un abri capable de contenir 10 à 30 personnes assises et les libérer des bains de soleil ou de pluies où nagent trop fréquemment les salariés de la ville pendant la pose des repas. Des tables et des bancs du même style que le reste du décor constituent le mobilier du maquis initial. Comme on peut le constater, cet ensemble est montable et démontable très rapidement selon la nécessité du service.

Quant à la cuisine servie, le menu est surtout composé de plats nationaux :

- foutou de banane ou d'igname ;
- sauce graine (1), sauce claire (2), sauce arachide ;
- attiéké (3), poisson ;
- riz blanc, riz gras (4)...

Une large gamme de produits lagunaires et maritimes est présente dans les sauces préparées, crustacés et poissons divers (surtout des carpes et des machoirons), ainsi que certains plats de prédilection réclamés par les gourmets des maquis : par exemple des pattes de bœuf ou de mouton agrémentées d'une forte sauce pimentée stimulant le palais et les nerfs et appelée ici « pépé-soupe » (5).

Au tableau de la gastronomie des maquis figurent aussi des grillades : différentes espèces de volailles (poulet, pintade...) ou des quartiers de mouton et de bœuf. Il y a en outre une spécialité ivoirienne, le « kedjenou », poulet cuit à l'étouffée dans des pots en terre de fabrication locale.

Le volet boisson n'est pas oublié : de la bière au vin en passant par les jus de fruit, tout y est consommé. Aussi, la boisson est-elle comptabilisée à part par les

(1) A l'huile de « graines » de palme.

(2) Aux aubergines.

(3) Semoule de manioc.

(4) Avec des morceaux de viande.

(5) Sans doute du mot anglais « pepper », poivre (NDLR).

propriétaires, qui veillent sur tout ce monde en mouvement pour le manger et le boire.

La particularité et l'attrait du maquis ne se trouvent pas dans cette liste, mais plutôt dans un autre plat très prisé par les clients : la « viande de brousse », gibier ramené clandestinement de l'intérieur du pays par des trafiquants audacieux, à partir d'un itinéraire toujours renouvelé afin d'échapper au contrôle des agents des Eaux et Forêts en mal de répression, l'abattage et la vente d'animaux sauvages faisant l'objet d'une interdiction formelle sur tout le territoire national.

Le couvert est composé d'assiettes et de cuvettes en émail ou en plastique ; quelques cuillères et fourchettes en aluminium, des verres et gobelets de tous genres et en toutes matières. Les tables nues et noircies par l'usage n'ont jamais connu la nappe ; certaines, branlantes et brûlées par les cigarettes des consommateurs, attestent ainsi leur ancienneté sur les lieux et leur fidélité à la clientèle.

Le service est assuré par des femmes et des jeunes filles en régime familial ou salarial, qui font la navette avec l'arrière-boutique où les plats se confectionnent, à ciel ouvert, sur de grands foyers alimentés par du charbon ou du bois. Le fourmillement, les cris, les interpellations, les causeries donnent au maquis une ambiance exceptionnelle qui dépasse le cadre gastronomique et la simple fonction de restauration pour en faire un centre culturel avec ce que cela comporte de mélange humain, de réflexions, de discours et de projets...

Un lieu de culture

La dimension culturelle est en effet tout aussi évidente dans les maquis que celle de la restauration. La satiété du ventre est souvent vite atteinte et la satisfaction biologique fait place à un besoin de communication, d'information et de culture. Cette fonction culturelle, bien que non-dite, y est cependant tout à fait manifeste. Au maquis, on se retrouve pour manger mais aussi et surtout pour « bavarder ». Ce bavardage, moyen informel d'échanges, prend la forme d'un rite régulier chez certains clients ; aussi le maquis devient-il un médium de structuration du vécu quotidien, un médium par lequel vont s'élaborer et s'organiser des stratégies pour une meilleure intégration à la vie urbaine, et qui engendrera une solidarité active en direction des autres.

En matière d'information, c'est au maquis que l'on lancera son appel pour un logement plus économique soit parce qu'on n'est pas logé et qu'on vit

chez un parent qui finit par trouver votre présence peu commode, soit parce qu'on est sur le point d'être expulsé pour n'avoir pas honoré un loyer revalorisé. C'est ici qu'on cherchera un emploi pour un « frère » venu du village. C'est également ici qu'on apprendra certaines nouvelles en provenance du village : mariages, naissances, deuils, regroupements de villages, ouvertures de nouvelles pistes... C'est encore au maquis que l'on commentera les résultats sportifs du week-end, avec passion et subjectivité, et l'intention parfois avouée de provoquer la réaction adverse et de trouver un exutoire pour se défouler, manifester sa colère, et exprimer ses ressentiments.

L'effet de divertissement sous-jacent à toutes ces discussions est souligné soit par la musique de danse, soit par la radio que peu de personnes écoutent, soit par une autre forme d'animation improvisée par des clients hilares au gré de leurs inspirations artistiques.

Indépendamment de la bonne humeur qu'engendrent les victuailles et l'alcool, il y a les propos des clients, ceux des propriétaires et des serveuses, et les relations sociales multiformes qu'un maquis crée et développe dans la ville. Des entretiens que nous avons eus avec les « gens du maquis », il ressort que les fréquentations sont pluri-ethniques et pluri- raciales. De l'avis de la gérante du maquis sis à l'avenue 8, rue 10 à Treichville, il se crée des associations de consommation fondées sur ces bases polyvalentes. Ces associations, constituées de petites unités de 5 à 6 membres, fonctionnent de façon rotative (par tournées, selon l'expression des associés). Il existe entre les membres de chaque groupe des termes d'interpellation et des sobriquets qui sont les constituants de l'identité et de la familiarité des maquissards. Issus de groupes ethniques, de professions et de quartiers souvent différents, les associés se retrouvent de façon régulière au maquis de leur choix sur la base de leur commune volonté d'être ensemble après leurs heures de travail.

Le maquis, à ses origines, a rassemblé des citadins de conditions modestes. Aussi se sentaient-ils chez eux dans ce lieu où les règles contraignantes de bienséance ou autres artifices de la modernité ne pouvaient les mettre en défaut. Il y étaient libres de leurs mouvements et attitudes : on peut manger avec la main, par terre si on le veut, boire dans un gobelet, se rincer la bouche et cracher bruyamment, roter à gorge déployée pour exprimer à la tenancière sa satisfaction, rire aux éclats sans offusquer personne, dire ce qu'on pense et même des grossièretés sans risquer d'enfreindre la courtoisie du groupe. Le modèle des alliances cathartiques joue lorsque les conditions de son application sont réunies (1).

(1) C'est le cas dans le *seningou* et le *tukpé*, formes d'alliance à plaisanterie en usage respectivement dans les communautés Malinké-Bambara et Akan.

Par ailleurs les tenues vestimentaires sont peu recherchées : bleu de travail, haillons, casques de chantier, bottes... expliquent extérieurement l'origine sociale des clients. A cet indice vestimentaire s'ajoute leur langage composé d'un mélange de langues nationales et de français et orienté vers un objectif d'intercompréhension. Les dialogues suivants, extraits de l'hebdomadaire ivoirien « Ivoire Dimanche » (en 1971), illustrent la nature de ce langage.

- *Bonjour, grand-frère !*
- *Ah, Lancina! Mets dedans (poignée de main). Au nom de Dieu... Comme je te vois, je suis content, quoi... Où tu es parti?*
- *Je n'ai pas parti quelque part grand-frère; ça fait... je cache un peu moi.*
- *Lancina! y faut pas que tu vas faire ta figure comme tu vas pleurer... (1).*
- *Bonjour Tagro !*
- *Bonjour Ahin! Toi on te vois pas oh !*
- *Mon frère, dans Abidjan c'est l'homme qui cache pas qui gagne histoires...*
- *Euh! mon frère, quand on a gâté nom de l'homme, couloir (démarches) va faire quoi encore? hein? ... L'homme qui touche 115.000 F salaire et pis y mange manger de blanc seulement. Toujours Hôtel du Parc, Pili (Hôtel Ivoire), Hôtel Relais. matin, midi, soir avec famille, bébés, madame, cousins, petits frères, copains tout ça crédit (2),*

Ce parler est évidemment encore en usage aujourd'hui. On peut même dire qu'il se renforce. Il est symbolisé, aux émissions télévisuelles du dimanche, par le duo d'humoristes-satiristes Toto et Dago. Pour le caractériser, un linguiste a donné ces appréciations :

« Les nécessités de la communication entre français et ivoiriens ont abouti à la formation d'un « sabir » appelé autrefois « petit nègre » et qu'on peut appeler par euphémisme « français populaire ». Dans les villes, cette langue se développe très rapidement car son statut est nettement supérieur à celui de la langue africaine à fonction véhiculaire : le dyoula. L'emploi intensif de cette langue a contribué à fixer dans une certaine mesure sa phonologie, sa grammaire, son lexique. Pour simplifier, on peut dire qu'il s'agit en gros d'une langue qui utilise, sur des structures syntaxiques de langues négro-africaines, des mots français pour lesquels la relation signifiant-signifié a

parfois changé. Il paraît certain qu'à brève échéance de jeunes ivoiriens, nés de parents d'ethnies différentes auront comme langue maternelle cette variété de français. La nécessité d'exprimer, grâce à cet outil, toute la diversité et la complexité de l'expérience vécue amènera des enrichissements. Ainsi se constituerait un véritable créole à base de français, parallèle au français officiel (3).

La langue des maquisards est donc celle qui doit permettre de communiquer, et tout de suite. Aussi les structures syntaxiques des langues africaines apparaissent-elles dominantes dans le nouvel ordre grammatical qu'impose cette langue par rapport au français classique dont elle tire l'essentiel de son vocabulaire.

Un forum politique ?

Si l'on considère le concept de politique au sens large comme la chose de la cité, on peut affirmer que le maquis est non seulement politisé, mais qu'il est militant, en tant que pôle de convergence de groupes sociaux amenés à débattre des problèmes qui les concernent ou dans lesquels ils sont impliqués aux différents échelons de la vie familiale, professionnelle et nationale. Ainsi ces forums populaires, qui se multiplient dans les communes de la capitale, reprennent sans doute à leur manière la balle de la nouvelle démocratie ivoirienne avec la liberté de pensée et d'expression qu'elle inspire aux citoyens.

Ainsi les propos tenus par ces maquisards n'épargnent aucun domaine de la vie nationale et internationale : les décisions des Conseils de Ministres, la crise du logement, les mutations culturelles, la baisse du pouvoir d'achat, les détournements de fonds, les matchs de foot-ball... sont commentés avec force et détails. Il se crée incontestablement une prise de conscience collective qui dépasse sans doute les cadres étroits de l'ethnicité, de l'environnement résidentiel et professionnel. Le maquis est un moyen d'intégration des ruraux citadinisés et des citadins prolétarisés (4) à la vie urbaine grâce aux échanges constants des points de vue, à la circulation des informations et aux formes de solidarité diverses qui se poursuivent en dehors des enceintes du maquis. A la lumière de ces données, peut-on conclure que le maquis est un foyer d'expression politique en milieu urbain? Il serait hasardeux de l'affirmer.

(1) ID du 28/03/71, p. 5 (« En pagaille »).

(2) ID du 11/04/71, p. 6.

(3) L. DUPONCHEL, « Multilinguisme et français scolaire chez l'écolier ivoirien » in Bulletin de liaison du Centre Universitaire de Recherches sur le Développement (CURD), Série : Linguistique-Ethno-Sociologie, numéro 1971/1, p. 16.

(4) GIBBAL J.-M., Citadins et villageois dans la ville africaine : l'exemple d'Abidjan, PUF Grenoble, F. Maspero, 1974.

Nos investigations ont cependant confirmé que de nombreux groupements de maquisards sont devenus permanents et ont évolué en dehors de leur cadre de naissance. Ainsi les visites réciproques que les associés se rendent lors des funérailles, des baptêmes ; les prêts d'argent qu'ils consentent à se faire mutuellement ; les diverses formes d'entr'aide directe ou par personnes interposées qu'ils pratiquent... font des maquis de véritables creusets de solidarité urbaine. Au-delà du bien boire, du bien manger et du bien danser, il y a souvent un contrat tacite de solidarité. La convivialité du maquis, en réunissant ouvriers, commis, garçons de maisons, petits commerçants, contribue sans doute à la formation progressive d'une conscience collective. Cette conscience se fonde d'abord sur une fraternité à caractère économique. Au maquis, on réalise avec les autres qu'on est assujéti à des besoins aux contraintes identiques, qu'on est écrasé par le même phénomène urbain (loyer, transport, vêtement, nourriture...). Alors on découvre la similitude de sa condition avec celles des autres. On découvre une égalité collective face à d'autres inégalités sociales. N'est-ce pas là que s'enclenche la fraternité de classe ?

Certes les maquis ne sont pas les seuls milieux structurants de ce type de fraternité. Mais ils y contribuent beaucoup. Leur nombre, leur popularité et leur fréquentation assidue favorisent le tissage des liens d'une fraternité nouvelle en milieu urbain, qui prélude peut-être à la naissance d'une conscience nationale. La fraternité nationale ne naît-elle pas d'une conscientisation provoquée par des considérations communes aux citoyens ?

Vers quelles innovations ?

La plupart des maquis ont subi de notables innovations au point qu'une classification s'avère indispensable pour mieux situer leur statut et leur véritable fonction extra-gastronomique. Sur quoi portent ces innovations et comment s'expliquent-elles ?

La création des maquis fut une triple réponse aux questions de la restauration, des mets africains et des prix raisonnables ; l'ensemble se rapportant aux citadins moyens encore profondément attachés à leurs habitudes culinaires du village et ne pouvant trouver de possibilité de satisfaire leurs envies gastronomiques dans la grande cité sans grand frais. Il s'est agi donc de résoudre un des problèmes du pouvoir d'achat du « petit abidjanais » en lui permettant l'accès à des

plats du territoire à bon marché. Ce qu'on désigne à Abidjan par la « conjoncture », qui est ambiance de récession économique générale invitant à un contrôle strict des budgets familiaux a poussé chacun à rechercher les solutions appropriées d'économie et de réduction de son train de vie.

Les maquis sont donc le produit de cette imagination créatrice que la ville africaine trouve aujourd'hui pour faire face à ses difficultés. La bataille à mener est dirigée contre la cherté de la vie et les agressions urbaines.

Dans cette conjoncture-confusion, le marché du maquis est envahi par les « grands types » (1). Aux pièces de monnaie qu'on comptait et recomptait pour les tenancières, succèdent les billets de banque de grosse coupe. Ce n'est plus par autobus ou moby-lette qu'arrive la clientèle, mais avec des voitures personnelles de grande cylindrée qui s'alignent le long des trottoirs. Ce changement progressif que subissent les maquis n'est bien entendu pas du goût de l'ancienne clientèle qui se sent épiée et dépossédée : « Avant, on se retrouvait entre nous, raconte Aimé Yeboua, chauffeur. On parlait de politique, des problèmes du village et de nos patrons respectifs. On mangeait bien, on buvait notre bière jusqu'à... ! Ils (les grands) sont venus se mêler de ça encore ! On dirait que c'est de l'espionnage. Ne pouvant plus bavarder tranquillement, nous avons abandonné le coin » (2).

Ces propos de chauffeur expriment la concurrence difficile que doivent affronter les petits employés, qui ont l'impression d'être poursuivis et expropriés de ce qui constitue leur sphère culturelle et l'un de leurs moyens de subsistance et d'expression. Le succès de ces maquis explique sans doute cette clientèle hétérogène. Aussi des restaurants chics dits africains se sont-ils plus résolument tournés vers les menus des maquis tout en maintenant l'allure snob et recherchée de leurs locaux : salles climatisées, tables laquées, guirlandes multicolores, lumières tamisées, musique classique... toutes choses qui entreront indirectement dans l'addition finale du consommateur et dont le maquisard véritable n'a que faire.

L'investissement des « maquis pauvres » par les riches citadins est considéré comme une conspiration indirecte ; car le maquis fidèle à sa vocation veut demeurer un lieu de lutte et de participation. De quelle lutte et de quelle participation s'agit-il ?

*
* *

(1) Hauts fonctionnaires et cadres supérieurs.

(2) Ivoire Dimanche : « Grotto a chassé Genito ».

Le combat dans le maquis abidjanais est d'abord dirigé contre la cherté de la vie, et les tenancières en sont conscientes, elles qui acceptent de « faire crédit » aux travailleurs indigents ou même aux mendiants affamés sans argent, prenant parfois des risques inconsidérés de trésorerie et de gérance. Les maquisards le savent également, eux qui en sont les premiers bénéficiaires. Mais au-delà du « bien manger » et du « bien boire » il y a la lutte-critique contre les formes d'abus du patronat, de certains délégués syndicaux ou « prioritaires » peu scrupuleux, des dirigeants de clubs sportifs irresponsables. Il s'agit bel et bien d'une lutte même si elle est informelle. Mais dans la mesure où ses effets interfèrent dans les assemblées syndicales, les réunions d'associations sportives et culturelles, elle peut induire des actions

ou tout au moins constituer une critique positive au nécessaire changement que féconde la contestation lucide.

C'est également en cela que réside son aspect participatif. L'effort d'intégration urbaine que le maquis peut aider à soutenir est sans doute une voie d'humanisation de la ville africaine en perte de personnalité. La conscientisation des esprits et la maturation des sujets politiques, sociaux, économiques et culturels qu'il favorise, en font une structure polyvalente originale dans la recherche des besoins du ventre et de la conscience, tous complémentaires dans l'évolution du citoyen africain d'aujourd'hui.

*Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M.
le 25 juillet 1983*